

TRAINING

TEXTE MARIETTE NAVARRO / CHORÉGRAPHIE MARION LÉVY

VU AU CARREAU DU TEMPLE / LE 05/03 À LA FABRIQUE DE DÔLE, LES 29 ET 30/04 AU THÉÂTRE DE GRASSE

« Bienvenue dans un monde où la vie est un concours, où l'on élève les jeunes femmes dans le culte de l'excellence, de la beauté et de la gloire. »

FEMME AU BORD DE LA CRISE DE NERFS

— par Audrey Santacroce —

Nouvelle collaboration de la danseuse/chorégraphe Marion Lévy, ancienne interprète d'Anne Teresa de Keersmaecker, et de la dramaturge/écrivaine Mariette Navarro, « Training » est un spectacle dans l'air du temps. Seule en scène, Marion Lévy pénètre sur le plateau en jogging, cheveux lâchés, prête à s'échauffer comme dans un vieil épisode de « Fame », quand, après quelques étirements et quelques pas, la mécanique se grippe. Furieuse contre elle-même, la danseuse se transforme alors en une

sorte de créature hybride en tailleur strict, mi-directrice des ressources humaines en burn-out, mi-maîtresse de ballet tyrannique. Si on parle de l'air du temps (et cela n'est pas à prendre dans le mauvais sens du terme, bien au contraire), c'est parce que les thèmes abordés par Marion Lévy et Mariette Navarro répondent admirablement aux questions qui sont sorties des milieux artistiques, intellectuels ou militants ces dernières années pour atteindre un public plus large. En se concentrant sur l'image de cette danseuse qui se

retourne contre elle-même, Marion Lévy donne à voir les pressions et les humiliations que les femmes, jeunes ou moins jeunes, subissent dans des milieux ultracompetitifs. « Training » se pose alors comme un plaidoyer contre : contre la course à la minceur, contre la tyrannie de la jeunesse, contre les objectifs inatteignables qu'on se fixe dans un monde gangrené par la soif du « toujours plus ». Avec beaucoup d'humour, Marion Lévy croque ces femmes au bord de la crise de nerfs en faisant ce que Mariette Navarro quali-

fié « d'entorses au sérieux ». Contre le « toujours plus », « Training » oppose et propose le lâcher-prise. Parce qu'il y a un gros ras-le-bol de devoir faire jolii, bien peigné, élégant et sans déborder, Marion Lévy suggère de faire, tout simplement, comme on peut. Mieux encore : comme on veut. Et c'est re-vigorées, parce qu'elle ose l'accomplir sur scène, que nous, spectatrices, sortons de la salle en nous disant : voilà la solution ; atrapons cette main tendue et, nous aussi, faisons comme nous voulons.

LE LABORATOIRE DE LA NATURE

COMMISSAIRE D'EXPOSITION PASCALE PRONNIER
LE FRESNOY (TOURCOING) JUSQU'AU 21/04

« Le "Laboratoire de la nature" traite de la représentation de la nature et plus particulièrement du rapport que l'homme occidental entretient avec la nature. »

NATURE EN CLAIR-OBSCUR

— par Noémie Regnaud —

L'exposition conçue par Pascale Pronnier au Fresnoy - Studio national des arts contemporains, nous ouvre les portes de l'univers de William Henry Fox Talbot, photographe et homme de science dont l'influence sur la scène artistique contemporaine peut, à première vue, surprendre. Une exposition en forme d'hommage, donc, qui interroge les représentations de la nature depuis le XIX^e dont les racines se prolongent jusqu'à nos jours. Fidèle à l'agencement même du laboratoire, cette exposition juxtapose ainsi diverses formes et installations selon un dispositif quasi expérimental, dont la lumière noire qui baigne l'espace fait perdre la notion du temps à celui qui vient déambuler devant une bibliothèque pour oiseaux en forme de cage (« Library for the Birds », Mark Dion) et se retrouve plus loin immergé au sein d'une installation en réalité virtuelle reconstituant la première exposition de Talbot (« Thresholds », Mat Collishaw). Sommes-nous dans un musée d'histoire naturelle au XIX^e siècle ? Dans une galerie d'art contemporain ? Dans une chambre noire ? Nous arpentons ce

laboratoire, condensé d'histoire autant qu'expérience sensible, à l'heure où notre écosystème menacé ne peut que questionner le monde de l'art et les artistes sur la place qu'ils lui accordent, sur leur manière d'en donner la trace. De ce point de vue, l'écho trouvé aujourd'hui par l'œuvre de Talbot chez les artistes contemporains rassemblés là prend tout son sens. Façon, peut-être, de rappeler que l'homme n'a cessé de chercher à fixer l'image de la nature tout en contribuant à sa destruction progressive ; que l'invention de la photographie est intimement liée à la révolution industrielle et à la catastrophe écologique en cours. Les œuvres exposées apparaissent ainsi comme autant de réponses esquissées face à la passion de représenter et domestiquer - classifier, comprendre, maîtriser - la nature, qui a toujours été celle de l'espèce humaine. Un voyage tout en mélancolie, à la manière d'une vision hors du temps actuel (comme dans la magnifique série photographique « La noche oscura », d'Anaïs Boudot) qui nous rappelle paradoxalement les inquiétantes manières de transformer le réel.

REGARDS

LE MALADE IMAGINAIRE

TEXTE MOLIÈRE / MISE EN SCÈNE DANIEL AUTEUIL / THÉÂTRE DE PARIS JUSQU'AU 25/05

« Argan est un homme parfaitement bien portant, ce qui ne l'empêche pas de se croire très malade. »

LE CORPS RANDOM

— par Pierre Lesquelen —

Si « Le Tartuffe » et « Le Misanthrope » se volent la vedette chez les Purgon et Diafoirus du théâtre parisien, « Le Malade imaginaire » semble souvent être l'apanage de productions privées, peut-être parce que sa pléthore dramatique (sorte de copieux bilan de santé esthétique et politique de l'œuvre de Molière) se prête mal à l'ordonnance actualisante de certains metteurs en scène. Après André Marcon ou Gérard Holtz (voilà où mènent certaines maladies du théâtre redoutées par Roland Barthes), Daniel Auteuil chevauche à son tour ce trône de la maturité comique qu'est le fauteuil d'Argan.

Un renard autour du cou, le Malade nous accueille dans un manoir criard aux peintures pleurnicheuses (décor au kitsch trop modeste pour être honnête), au coin d'un feu cartonné qui dilate son ombre rabougrie. Sa contre-ordonnance marchandeuse, qu'on a connue plus inspirée, inaugure un premier acte raboteux où tout s'enchaîne sans grande malice théâtrale, avec une deuxième partie minée au départ par le numéro très peu inspiré des compères médecins. Il faut attendre le petit opéra de Cléante, sorte de Vianney guitareux ici (tenu par l'excellent Pierre-Yves Bon, qui

redonne énergiquement le statut de jeune premier) pour que le spectacle démarre enfin. Au-delà du plaisir interprétatif que manifestent tous les comédiens, la mise en scène de Daniel Auteuil souffre d'une technicité mollesque très inégale, car la dynamique des dialogues est souvent enrayée par une diction pâteuse (en particulier celle d'Aurore Auteuil, servante à la scène) et des intentions de jeu peu structurées. Le troisième acte (qui a le mérite de conserver la longue scène d'idées entre Argan et Béralde) est quant à lui très réussi, car le cauchemar quasi grand-guignolesque que décline le

metteur en scène instaure enfin une vraie tension dramatique. Le protagoniste, pour sa part, qui n'est pas avare en cabotinages et impairs textuels sans gravité, trouve au cours du spectacle toute la naïveté et la fantaisie qui donnent un sens à sa composition, déjouant alors les humeurs tragiques qui ont souvent ballonné son personnage. « La grande affaire est le plaisir », on en revient toujours là chez Molière, et on ne le boudera pas totalement encore une fois, pour toutes les dissections et tous les clystères du monde.

FEEDING BACK

CHORÉGRAPHIE DAVID BRANDSTÄTTER & MALGVEN GERBES

VU AU PHARE, CCN LE HAVRE
JUSQU'AU 19/02 À TANZFABRIK (BERLIN)

« Un dialogue continu entre le plateau et l'espace urbain, récrivant une chorégraphie sociale autour de la notion de résistance. »

AU DIABLE LES SUJETS

— par Victor Inisan —

« Feeding Back » parle à merveille d'une hégémonie du monde artistique : celle des sujets. « De quoi ça parle ? » - la question circule sur toutes les langues impérieuses de la production à la réception : encore et encore, l'artiste doit arguer en faveur d'une thématique : originale, singulière, voire jamais vue... Il doit évacuer prestement la demande : ça parle de ça - on remarquera l'autotélisme, et seulement alors il commencera à travailler ! À découdre, disloquer, distendre ledit sujet... De l'autotélisme à l'autophagie, c'est un effort du soi qui s'ébauche, l'œuvre comme résultat artistique d'une manœuvre politique. « Feeding Back », présenté au Phare - CCN du Havre pour la septième édition du festival Pharenheit, est en plein dans le mille : le spectacle parle de la digitalisation - thème que le texte et le paratexte explorent très didactiquement pour le spectateur, empiétant la chorégraphie pourtant saisissante de Malgvén Gerbes et David Brandstätter. Le public, lors d'un temps de retours postspectacle, évoquera beaucoup plus la reconnexion par le corps que la déconnexion par le virtuel : faut-il s'en étonner ? On parle de ce qu'on voit, pas de ce qu'on nous dit. Néanmoins, « Feeding Back » est

plus courageux que ça : un invité - ici Dominique Boivin, également présent au festival Pharenheit avec « Road Movie » - se voit chargé de détricoter le spectacle, qui sera présenté de nouveau le lendemain, dans un autre lieu, et après quelques heures de travail seulement. En voilà de l'inédit, lorsque les danseurs en déréliction tentent de faire spectacle en forçant l'interaction avec le public au beau milieu du MuMa du Havre... Plaignons le badaud qui n'a pas vu la version de la veille : il ne comprendra pas grand-chose. Heureux néanmoins celui qui profite du diptyque : il verra - outre un exercice dont il faut reconnaître la belle témérité dans un CCN - comment telle dés-écriture questionne le sujet de l'œuvre, les interprètes pratiquant enfin l'époque qui manque à cette dictature d'époque... Ont-ils encore quelque chose à exprimer sur leur sujet ? Ne faudrait-il pas simplement danser ? Ode à la tentative, pourrait-on dire, pour se débarrasser de l'impératif qui jalonne, cadre, colle... Ode à la réécriture, car dans cette mutilation salvatrice, Gerbes et Brandstätter se sont émancipés de ce qui inhibait l'éclosion chorégraphique : au diable donc les sujets.